



**HAL**  
open science

# Epicure et sa théorie linguistique dans les Vies de Laërce.

Konstantinos Alevizos

► **To cite this version:**

| Konstantinos Alevizos. Epicure et sa théorie linguistique dans les Vies de Laërce.. 2021. hal-03240550

**HAL Id: hal-03240550**

**<https://hal.science/hal-03240550>**

Preprint submitted on 28 May 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Epicure et sa théorie linguistique dans les *Vies* de Laërce.

Dans cet article, je vais présenter dans une espèce de liste les passages dans le texte de Laërce (en examinant la terminologie employée par Épicure et par Laërce) qui traitent des questions linguistiques. Sont pris en considération les deux lettres d'Épicure à Hérodote (et à Ménécée) et les opinions de Laërce. Ces passages seront examinés entre eux afin de proposer des interprétations sur leur signification. Je vais argumenter que la langue est un outil amphisémique par nature (poétique) et elle ne constitue pas pour Épicure un moyen pour la compréhension de la réalité. Je vais interpréter la relation de la langue avec la théorie de la perception (et compréhension), en argumentant que pour Épicure elle est déconnectée du processus de jugement et elle représente notamment une association avec un jugement préalable.

In this text, I will present in a kind of list the passages in Laertius' text (by examining the terminology used by Epicurus and by Laertius) that deal with linguistic questions. The two letters of Epicurus to Herodotus (and to Menoeceus) and the opinions of Laertius are taken into consideration. These passages will be examined together in order to propose interpretations of their meaning. I will argue that language is an ambiguous tool by nature (poetic) and is not for Epicurus a means for understanding reality. I will interpret the relation of language to the theory of perception, arguing that for Epicurus language is disconnected from the process of judgment and represents, in particular, an association with a prior judgment.

Introduction/les passages dans le texte de Laërce.

La recherche autour de l'utilisation qu'Épicure fait de la langue constitue, à notre avis, un champ relativement limité, si comparé à ceux d'autres sujets de la philosophie d'Épicure, notamment physiques et éthiques<sup>1</sup>. Effectivement, la langue et son utilisation peuvent être conçues (et communément elles le sont) comme un élément de méthode, une espèce de technique, mais non de contenu. Parmi les problématiques qui sont souvent présentées concernant la langue, et qui parfois trouvent leur réponse dans le texte de Laërce, il y a : la relation entre langue acquise et langue élaborée, la relation entre pensée et langue, la définition de la langue selon Épicure (entre langue poétique et langue scientifique), langue et réalité, la méthodologie de la *πρόληψις* appliquée sur la langue<sup>2</sup> et leur relation.

À travers les écrits épicuriens à disposition aujourd'hui nous ne sommes pas en mesure d'admettre l'existence d'une branche analytique distincte qui traite la langue comme telle, seulement de le supposer. Laërce dans la liste des livres d'Épicure ne fait pas mention de langue. D'autre part, il est hautement probable que les livres sur la physique devaient contenir des recherches approfondies sur la langue comme c'est déjà le cas dans le PHerc. 176<sup>3</sup> et dans les écrits de Démétrios Lacon et Philodème. Entre autres, Laërce nous informe expressément qu'Épicure avait traité des questions linguistiques concernant le concept de temps, dans le second livre de son traité

---

<sup>1</sup> Spécifiquement sur des questionnements concernant l'utilisation de la langue d'Épicure, sans considérer la tradition latine, nous pourrions noter : Verlinsky, A. (2005). *Epicurus and his predecessors on the origin of language*. In D. Frede & B. Inwood (Eds.), *Language and Learning: Philosophy of Language in the Hellenistic Age* (pp. 56-100), David Sedley, *Epicurus, On Nature Book XXVIII, CE 3, 1973*, p. 25, Jacob L. Mackekey, *New Evidence for the Epicurean Theory of the Origin of Language: Philodemus, On Poems V (PHerc. 403, fr. 5, col. I). CE, 45/2015*. A. A. Long, *AISTHESIS, PROLEPSIS AND LINGUISTIC THEORY IN EPICURUS, Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 1971, No. 18, Phillip H. de Lacy, *The Epicurean Analysis of Language, The American Journal of Philology*, Vol. 60, No. 1 (1939). Benjamin E. Stevens, *Symbolic Language and Indexical Cries: A Semiotic Reading of Lucretius 5.1028-90, The American Journal of Philology*, Vol. 129, No. 4 (2008), pp. 529-557, *Hermes Bd. XXIX*, Berlin 1894. *Epicuri de Natura*] libro XXVIII (PHerc 1479/1417), Tobias Reinhardt, *Epicurus and Lucretius on the Origins of Language, The Classical Quarterly*, 2008, Vol. 58, pp. 127-140, C. Bailey [Review], *Epicurean Fragments Epicuri et Epicureorum scripta in Herculansibus papyris servata [...] Achilles Vogliano*. Pp. xx + 160; 5 facsimiles of Herc. Pap. 176. Berlin: Weidmann, 1928. M. 14, en *The Classical Review*, 43, 1929, pp 222-224, David K. Glidden, *Epicurus on Self-Perception, American Philosophical Quarterly*, Vol. 16, No. 4, pp. 297-306, Voula Tsouna, *Epicurean Preconceptions, Phronesis*, Vol. 61, No. 2 (2016), pp. 160-221.

<sup>2</sup> Les passages concernés qui traitent des questions linguistiques et qui seront mentionnés et examinés sont les : X.37.474 - X.38.481, X.76.888-900, X.45.552-554, X.13.156-159, X.31.397-399, X.33.424-426, X.33.429-430. En plus, X.72.845-851, X.77.910-913 (la numérotation est de T. Dorandi, les passages reportés par Hicks).

<sup>3</sup> Dans le PHerc. 176, une analyse des différentes significations d'un seul mot est présentée. C. Bailey [Review], *Epicurean Fragments*, p. 222. M. Gigante (*Catalogo dei Papiri Ercolanesi*, Centro Internazionale per lo studio dei Papiri Ercolanesi, a cura di Marcello Gigante, Bibliopolis, Napoli, 1979), identifie le PHerc.176 comme *Scriptor epicureos incertus*, p. 49.

physique et dans le grand épitomé<sup>4</sup>. Usener dans son *Epicurea* dédie une section sur des questions linguistiques d'Épicure en présentant les commentaires que la langue d'Épicure a pu susciter<sup>5</sup> déjà en périodes hellénistique et post-hellénistique ; cependant, son approche, comme par ailleurs il l'explique dans son livre, est purement d'ordre philologique.

La terminologie d'Épicure sur la langue.

Les informations les plus pertinentes qui peuvent nous permettre d'obtenir une vision directe de ce qu'Épicure considérait sur la langue et son utilisation se trouvent notamment dans deux passages spécifiques dans le texte de Laërce. Le premier en ordre est le X.37 - X.38 qui constitue une partie de l'introduction de la lettre d'Épicure à Hérodote. Dans ce passage, Épicure sollicite le lecteur pour qu'il obtienne une vision spécifique de la langue avant d'entreprendre la lecture. Il s'agit d'une condition obligatoire (δεῖ εἰληφέναι) préparatoire afin que le contenu de la lettre puisse amener le lecteur à συνορᾶν ἤδη περὶ τῶν ἀδῆλων<sup>6</sup>. Autour du mot ἀδῆλων souvent se consume un débat qui tente d'interpréter s'il s'agit de « ceux qui ne sont pas visibles » parmi les choses naturelles, ou bien des notions abstraites qui par nature ne peuvent pas être vues<sup>7</sup>. Cependant, Épicure, à travers ce paragraphe, ne propose ni méthode ni contenu, mais une condition. On dirait un état de présence et d'appréhension des choses. Cela voudrait dire, qu'il attire l'attention sur le fait que ταῦτα δεῖ διαλαβόντας, pour qu'on puisse visualiser non seulement des notions abstraites, mais en général tout le contenu de la lettre<sup>8</sup>. Si c'est le cas, Épicure nous confirme qu'une autre condition est possible selon laquelle la visualisation de οὐ συνορώμενα πράγματα n'est pas garantie, raison de la sollicitation<sup>9</sup>. Il est essentiel de noter qu'Épicure engage cette προτροπή dans

---

<sup>4</sup> X.73

<sup>5</sup> Herman Usener, *Epicurea*, Milano, Bompiani (Ilaria Ramelli), [2002], 2007. Usener propose des commentaires sur le style d'écriture d'Épicure par Cicero, Laërce, Aulus Gellius, Αἴλιος Θέων, Αθήναιου, Cléomède, Sextus Empiricus et Denys d'Halicarnasse, pp. 88-90.

<sup>6</sup> Une signification générique de ἀδῆλων peut être donnée par les mots « non visibles », mais ἄδηλον signifie pareillement ce qui ne se montre pas, qui est obscur, incertain ou non connu. Épicure, dans le [X.39], affirme que τὸ ἄδηλον est extrait (dans les sens de saisie, τεκμαίρεσθαι) par la raison (τῷ λογισμῷ), en insinuant que les sens ne peuvent pas saisir τὸ ἄδηλον.

<sup>7</sup> Jacob L. Mackekey, *New Evidence*, CE, 45/2015, p. 70. Pour Verlinsky, il s'agit de choses qui n'ont pas été prises en considération auparavant, Verlinsky, A. *Epicurus*, 2005, p. 57.

<sup>8</sup> Si nous acceptons cette différenciation entre chose naturelle et notion abstraite, nous créons une contraposition, car nous insinuons que la notion abstraite créée par la pensée n'est pas une chose naturelle.

<sup>9</sup> Cette constatation constitue un point important à notre avis, car dans la suite il sera montré qu'Épicure associe le mot à une opération de type sensoriel à travers la πρόληψις, la question alors qui se pose est : comment peut-on se tromper (sur la signification d'un mot) si ce mot est associé à une opération d'ordre naturel ? Étant donné que l'opération naturelle n'est pas soumise au libre arbitre, comment peut-on utiliser erronément un mot ?

l'introduction de sa lettre avant de commencer proprement avec l'exposition de son contenu, c'est-à-dire avant de commencer l'examen d'éléments et de notions spécifiques. Cette sollicitation constitue un intermezzo entre l'introduction en soi (dans laquelle il explique la raison de la rédaction de la lettre<sup>10</sup>) et le premier véritable argument sous examen, soit la notion selon laquelle οὐδὲν γίνεται ἐκ τοῦ μὴ ὄντος<sup>11</sup>.

Le second passage qui contient des informations sur la langue, et qui a été le plus élaboré par la littérature, est le X.76 et il fait partie encore de la lettre à Hérodote. Dans ces lignes,<sup>12</sup> Épicure expose très brièvement ses opinions concernant la création de la langue et son évolution. Comme il sera présenté dans la suite, ce passage prend position face à la problématique souvent soulevée par les chercheurs, φύσει/θέσει concernant la langue, ou νόμος/φύση comme Mackay le présente<sup>13</sup>.

Dans le X.45<sup>14</sup> Épicure crée une association importante en introduisant le terme φωνή, lequel est capable de présenter (ὑποβάλλει) la « pensée » que nous avons sur la nature des choses. Ainsi avec cette constatation il associe ce mot (si nous interprétons φωνή aussi comme verbalisation) à ἐπινοίαις et non διά-νοια<sup>15</sup>. Selon cette constatation, la φωνή serait ainsi capable de raisonner sur une chose naturelle, déjà existante (ἐπι-). Cependant, dans ce cas particulier il est possible d'interpréter le mot φωνή comme les informations écrites et présentées jusqu'ici (ἡ τοσαύτη) et non comme un mot verbalisé en soi. Si c'est le cas, cette interprétation ouvrirait une nouvelle problématique concernant la relation entre mot verbalisé et mot écrit. À notre avis, ce passage arrive comme une conclusion des informations jusqu'à ce point présentées, tandis que nous ne sommes pas en mesure de saisir sa fonction dans la continuité du texte<sup>16</sup>. De Witt voit dans le terme ἐπίνοια la connotation qui traite les « idées secondaires ou accessoires<sup>17</sup> » qui sont connectées à des phénomènes non

---

<sup>10</sup> X.35 - X.37.

<sup>11</sup> X.38

<sup>12</sup> Le présent texte prend en considération la restitution de *Diogenes Laertius : Lives of Eminent Philosophers*, Cambridge Classical Texts and Commentaries, Tiziano Dorandi, Cambridge University press. 2013 et aussi, *Lives of Eminent Philosophers. Diogenes Laertius*. R.D. Hicks. Cambridge. Harvard University Press. [1925] 1972.

<sup>13</sup> Jacob L. Mackey, *New Evidence*, CE, 45/2015, p. 70.

<sup>14</sup> ἡ τοσαύτη δὴ φωνή τούτων πάντων μνημονευομένων τὸν ἱκανὸν τύπον ὑποβάλλει τῆς τῶν ὄντων φύσεως ἐπινοίαις (Dorandi).

<sup>15</sup> Épicure utilisera le terme φωνή dans le X.53. Dans ce passage, ce terme désigne plutôt le phénomène naturel qui regarde sa relation avec l'ouïe, sans association spécifique avec l'opération de verbalisation en mots.

<sup>16</sup> Ces intermittences de type aphoristique nous les trouvons dans d'autres passages dans la lettre à Hérodote. Il s'agit de courts paragraphes dans lesquels Épicure récapitule ce qui a été dit, où il tire une conclusion importante qui concerne la présentation précédente, X.38, 45, 52, 68.

<sup>17</sup> Norman Wentworth DeWitt, *Epicurus and His Philosophy*, University of Minnesota Press, 1954, p. 125.

visibles (Laërce explique ce terme dans les X.32). Substantiellement, il relie le terme avec les processus de similitude et d'induction/réduction.

Épicure dans la lettre à Hérodote examine la notion du mot, soit l'application d'une verbalisation à la réalité dans d'autres passages, toujours en relation avec le contenu spécifique qu'il examine chaque fois. Ainsi, en traitant le concept de temps (X.72), il affirme que nous ne devrions pas essayer d'utiliser de nouveaux mots pour le représenter (en dehors du terme χρόνος), car entre autres le concept de temps ne peut pas être saisi dialectiquement, mais comme action, comme mouvement qui nous implique (συμπλέκομεν). Épicure considère que le temps n'a pas besoin de preuve (οὐκ ἀποδείξεως προσδεῖται), mais ἐπιλογισμοῦ. Le ἐπι peut être interprété encore comme une entité (un τοῦτο) déjà existante sur laquelle le λογισμός a lieu, sans vouloir le nommer ultérieurement. Cette existence « déjà présente » (τοῦτο) est la compréhension du temps à travers un vécu en action (μόνον ᾧ συμπλέκομεν τὸ ἴδιον τοῦτο), pour lequel les mots n'ont pas raison d'être.

C'est la première fois qu'Épicure insinue une impossibilité de connexion entre mot et réalité en rapportant la question entre mot-signification à mot-vécu. Dans cette connexion, le processus de la πρόληψις n'est pas présent spécifiquement. En plus la phrase οὐκ ἀποδείξεως προσδεῖται, si considérée comme négation d'une opération qui utilise des mots, pourrait signifier une opération de compréhension (ἐπιλογισμοῦ) de/sur la réalité non verbalisée<sup>18</sup>. Ceci si nous acceptons que, dans ce cas, le mot ἀποδείξεως, l'opération de prouver quelque chose, implique l'utilisation de mots<sup>19</sup>. Autrement (et comme cela sera présenté dans la suite par Laërce), cette « confirmation » (ἀποδείξεως) sera reliée à la πρόληψις, laquelle « confirmera » la véracité ou non de la connexion réalité-mot.

---

<sup>18</sup> Ces deux arguments, la prédisposition amphisémique et ambiguë de la langue ainsi que la compréhension de la réalité non verbalisée (la non-verbalisation de la pensée), seront traités dans la suite.

<sup>19</sup> Un passage que nous ne sommes pas en mesure de déchiffrer avec certitude est le X.77. ἀλλὰ πᾶν τὸ σέμνωμα τηρεῖν, κατὰ πάντα ὀνόματα φερόμενον ἐπὶ τὰς τοιαύτας ἐννοίας, ἵνα μὴδ' ὑπεναντίαι ἐξ αὐτῶν τῶ σεμνώματι δόξαι/η. Dans ce passage, Épicure affirme que la mauvaise association d'un nom avec une réalité peut produire la relégation d'un σέμνωμα en δόξα. Un autre passage ambigu, qui a engendré aussi des traductions différentes est celui de la fin de la lettre à Hérodote (X.83) : κατὰ τὸν ἄνευ φθόγγων τρόπον. Les deux possibilités de compréhension considèrent : a.) τὸν ἄνευ φθόγγων τρόπον accolé à τούτων, soit « le déjà écrit jusqu'ici (τούτων) et sans avoir jamais écouté oralement [ceci] » et b.) τὸν ἄνευ φθόγγων τρόπον avec ποιοῦνται, soit « travailleront le déjà écrit jusqu'ici (τούτων) de manière silencieuse ».

La terminologie de Laërce sur la langue.

Il est nécessaire de faire une distinction entre les mots employés par Épicure et les mots employés par Laërce qui traitent des questionnements linguistiques, car souvent la relation parmi eux crée une confusion. Les passages épicuriens présentés jusqu'ici sont implémentés par des assertions de Laërce lui-même, lequel en ajoutant des informations supplémentaires (et semble-t-il personnalisées) rend leur compréhension parfois plus difficile. Ceci est causé principalement par le fait que certains mots semblent acquérir des connotations ou des significations différentes, quand écrits par Épicure et quand écrits par Laërce. En dehors de cette problématique, Laërce utilise des mots (verbes ou adjectifs) qui sont introuvables dans les textes épicuriens. Assez souvent, il peut s'agir de termes reportés (originaires d'autres commentateurs), mais aussi de termes conçus par Laërce. Cette problématique est véritable, car dans le cadre d'un examen qui veut traiter l'utilisation de la langue, les mots choisis sont d'une importance primordiale. Les mots sont le moyen et le contenu en même temps. Ceci devient encore plus compliqué, car dans le cas d'Épicure ses mots créent un système qui est opérationnel selon une utilisation unique. Épicure propose indirectement l'unicité de signification du mot. C'est-à-dire que le langage épicurien crée une espèce de construction dans laquelle un mot ne peut pas acquérir plusieurs significations et une signification ne peut pas être exprimée par plusieurs mots. Une polyvalence de signification serait équivalente d'incompréhension ou selon Épicure à φθόγγους κενούς.

Ainsi, le premier passage concerné est le X.13<sup>20</sup> dans lequel Laërce nous informe que, selon Aristophane (ὁ γραμματικὸς), Épicure emploie λέξει κυρία pour les choses (πράγματα). Ici, soit on accepte que Laërce ait reporté les termes exacts d'Aristophane soit qu'il n'ait reporté que le contenu. Toutefois, le résultat est que les mots λέξει et κυρία ne sont pas utilisés par Épicure pour désigner le « mot » et « ce » que κυρία veut désigner. Épicure emploie les mots φθόγγος et φωνή, mais jamais κυρία. Une spécification qui peut élucider la signification du terme κυρία, qui concerne le mot, peut être retrouvée dans le 1045b.35-36 de la *Métaphysique* d'Aristote<sup>21</sup>. Dans ce passage, Aristote, en voulant présenter les deux catégories κατὰ δύναμιν καὶ ἐντελέχειαν, affirme que περὶ δυνάμεως « s'appelle principalement κυρίως ». Ce sens coïncide avec le sens

---

<sup>20</sup> Κέχρηται δὲ λέξει κυρία κατὰ τῶν πραγμάτων, ἦν ὅτι ιδιωτάτη ἐστίν, Ἀριστοφάνης ὁ γραμματικὸς αἰτιᾶται. σαφῆς δ' ἦν οὕτως, ὡς καὶ ἐν τῷ Περὶ ῥητορικῆς ἀξιοῖ μηδὲν ἄλλο ἢ σαφήνειαν ἀπαιτεῖν. Concernant le style d'Épicure, nous apprenons pareillement qu'il a été particulièrement clair et dégagé.

<sup>21</sup> καὶ πρῶτον περὶ δυνάμεως ἢ λέγεται μὲν μάλιστα κυρίως.

donné par Laërce selon lequel pour qu'un terme puisse être exprimé avec exactitude, le mot qui lui correspond doit être le propre (κυρία)<sup>22</sup>.

Le second passage (X.31) précède celui dans lequel Laërce décide de présenter un abrégé de la philosophie épicurienne (avant de reporter les trois lettres). Il décrit ainsi sa division dans les trois branches et directement il passe à la question de la langue. Cette fois-ci afin de montrer la désapprobation d'Épicure vis-à-vis des dialectiques il utilise de nouveaux termes. Il est nécessaire de noter qu'au début de sa présentation il utilise la troisième personne du singulier en parlant d'Épicure, tandis que pendant la dissolution de sa présentation il change de personne pour la troisième du pluriel en insinuant apparemment les épicuriens<sup>23</sup>. De cette façon si nous prenons ses mots à la lettre, l'assertion des X.31 n'est pas d'Épicure, mais concerne les épicuriens (ἀποδοκιμάζουσιν). Nonobstant, les mots que Laërce utilise sont : φθόγγους et πραγμάτων. Ici, la signification est similaire à celle du premier passage, soit que les choses doivent être exprimées en conformité avec le mot qui leur correspond<sup>24</sup>. Cependant, la signification de λέξει (κυρία) est reportée par φθόγγους. Dans cette instance, il n'y pas de spécification appliquée sur les φθόγγους. C'est-à-dire que φθόγγους n'est pas spécifié ultérieurement, mais λέξει peut éventuellement être non κυρία.

Dans le passage suivant (X.33), Laërce présente une problématique plus complexe, car il introduit une autre notion, jusqu'ici en dehors de la discussion sur la langue, en associant la langue (comme ῥηθῆναι) à la πρόληψις. En ce qui concerne la terminologie, il emploie une nouvelle notion en accolant : ὀνόματι, πρώτως ὑποτεταγμένον et ἐναργές<sup>25</sup>. Dans ce passage, visiblement influencé par le processus de la πρόληψις qu'il souhaite présenter, il spécifie que : une « chose » (dans son exemple ἄνθρωπος), au moment où elle est « nommée » (ὀνόματι), crée un τύπος par πρόληψις de cette chose, ainsi ce « nom » se réfère à ce « type », ainsi il est ἐναργές (clair, vrai, évident, car confirmé par la πρόληψις). Cette notion de ἐναργές est une qualification d'un ὑποτεταγμένον. Probablement, et comme cela sera montré dans la suite, la spécification πρώτως amène à une

---

<sup>22</sup> Ce qui probablement peut connoter une signification d'abstraction à ce terme est le fait qu'Aristote continue en écrivant que cela (le fait que περι δυνάμεως s'exprime κυρίως) correspond à un mot qui ne se réfère pas exclusivement à un mouvement, en insinuant ainsi dans son état actuel il le fait.

<sup>23</sup> Cette ambivalence de Laërce concernant les personnes des verbes est souvent retrouvée dans les textes et plus probablement doit être attribuée aux opinions d'Épicure et des épicuriens.

<sup>24</sup> Selon Verlinsky « to maintain the non-subjective, constant relation of words to objects ».

<sup>25</sup> Ce sont des mots que nous trouverons dans la lettre à Hérodote. ἅμα γὰρ τῷ ῥηθῆναι ἄνθρωπος εὐθὺς κατὰ πρόληψιν καὶ ὁ τύπος αὐτοῦ νοεῖται προηγουμένων τῶν αἰσθήσεων. παντὶ οὖν ὀνόματι τὸ πρώτως ὑποτεταγμένον ἐναργές ἐστι

ἐνάργεια obligée, tandis que nous pourrions supposer l'existence de ὑποτεταγμένα qui ne sont pas ἐνάργη, avec des fausses associations chose-mot. Encore une fois, la signification de ce passage ne s'éloigne pas des précédents, mais ici il implémente son discours, car il associe indirectement les termes précédents, λέξει κυρία et φθόγγους à la confirmation par πρόληψις. Laërce certifie cette assertion dans le passage suivant (X.33<sup>26</sup>), où il explique que nous ne pouvons pas nommer quelque chose si auparavant nous ne connaissons pas le τύπος de cette chose, acquis par πρόληψις<sup>27</sup>. Ainsi, les termes utilisés par Épicure et par Laërce qui traitent des questions linguistiques, même s'ils expriment relativement un contenu similaire, sont différenciés par des connotations dissemblables<sup>28</sup>.

Nous ne sommes pas de l'avis que la langue pour Épicure signifiait le seul moyen de communication. De Lacy apporte comme argument les passages pris par Philodème<sup>29</sup>. Premièrement, il nous semble d'importance primordiale de séparer drastiquement les convictions d'Épicure par celles épicuriennes, et deuxièmement même si la langue pour Épicure peut se confirmer via des constatations empiriques, cela ne devrait pas réduire l'empirisme à un utilitarisme sans connotation de genre différent. Le problème principal étant la connexion/relation entre réalité et mot.

La langue d'Épicure dans la lettre à Hérodote/langue et théorie de la perception.

Concernant Épicure, nous réfléchissons ainsi autour d'un philosophe spécifiquement à travers ses écrits, qui est son seul texte intégral survécu qui traite de sa théorie physique et dans lequel il incite premièrement le lecteur : Πρῶτον μὲν οὖν τὰ ὑποτεταγμένα τοῖς φθόγγοις [...] δεῖ εἰληφέναι<sup>30</sup>. Ainsi, la langue n'est pas seulement un moyen avec lequel le contenu pourra être transporté. Cette première et fondamentale incitation au lecteur constitue une condition sine qua non afin que ce dernier puisse entreprendre la suite de la lecture du texte. Nous ne pouvons pas entamer l'analyse

---

<sup>26</sup> οὐδ' ἂν ὀνομάσαμέν τι μὴ πρότερον αὐτοῦ κατὰ πρόληψιν τὸν τύπον μαθόντες.

<sup>27</sup> Sur la différence entre τύπος et μορφή, voir plus en avant.

<sup>28</sup> Dans son texte, Laërce présente deux autres passages avec des informations concernant des particularités d'Épicure sur la langue. Il s'agit de : X.119 (οὐδὲ μὴν ληρήσειν ἐν μέθῃ φησίν) et X.121 (μόνον τε τὸν σοφὸν ὀρθῶς ἂν περὶ τε μουσικῆς καὶ ποιητικῆς διαλέξεσθαι). Dans ce dernier passage, le terme διαλέξεσθαι aurait presque une signification proche de σοφιστεία.

<sup>29</sup> De Lacy mentionne les Philodemus, *Περὶ Σημειώσεων*, cols. XVI-XVII, XXXIII-XXXV. Phillip H. de Lacy, *The Epicurean*, p. 85.

<sup>30</sup> X.37.

et l'examen (la compréhension) du contenu si nous n'avons pas une communion qui concerne l'utilisation des mots.

Cette condition épicurienne autour de la langue se complique ultérieurement dans la suite de sa lettre, car τὰ ὑποτεταγμένα doivent offrir une vision de τὸ πρῶτον ἐννόημα<sup>31</sup>. Ici, la catégorie des ὑποτεταγμένα devient encore plus claire et en même temps plus exigeante. Car comment sommes-nous en mesure d'avoir une certitude sur ce qu'est πρῶτον ἐννόημα ? Même si nous appliquons une attention extrême sur quels ὑποτεταγμένα attribuer à chaque φθόγγον, il est impossible de discerner si les ὑποτεταγμένα pourront présenter visuellement (car βλέπεσθαι) τὸ πρῶτον ἐννόημα. En outre, cette « première signification » des mots pour être appréhendée doit être vue<sup>32</sup>. Nous sommes ainsi en face d'un philosophe qui à travers son texte (en mots) exige que les « soumis/assujettis en mots » soient « reçus » et que cette soumission puisse provoquer la « vision » d'une « première signification » de ce que les mots doivent exprimer. En faisant ainsi, nous pourrions être en mesure de συνορᾶν ἤδη περὶ τῶν ἀδήλων<sup>33</sup>. Ici, nous trouvons une utilisation métaphorique de la langue par Épicure lui-même, car il est difficile de comprendre comment la signification de ce qu'un mot peut représenter peut être vue malgré la prise en considération de sa théorie περὶ εἰδώλων. La substance du mot reste, le résultat de l'opération est ainsi « visuel ».

Laërce avait déjà employé le terme ὑποτεταγμένα (X.33) en l'associant avec le processus de la πρόληψις, en écrivant que παντὶ οὖν ὀνόματι τὸ πρῶτως ὑποτεταγμένον ἐναργές ἐστι. De ce fait, le processus de la πρόληψις s'applique directement au processus d'attribution de signification des mots. τὰ ὑποτεταγμένα τοῖς φθόγγοις d'Épicure se confirment exactement comme doivent se confirmer « ceux dont ils constituent la conscience<sup>34</sup> ». En interprétant l'assertion d'A. Long, la connexion entre mot et réalité (pour Épicure) est une prise de conscience qui ne peut pas être réfutée, car son essence se manifeste dans la conscience de sa seule existence. Cette conscience est vue comme sensibilisation vis-à-vis de la réalité que le mot exprime.

---

<sup>31</sup> X.38.

<sup>32</sup> Arnheim Rudolf, *Art and Visual perception*, p. 274, où Arnheim reconnaît que les mots renvoient à une expérience perceptive directe. Selon E. Rocconi, en utilisant les convictions aristotéliques dans *Le Parole delle Muse*, Quasar, 2003, p. 69, « l'uomo greco conosce per aver visto ». Parménide, dans les fragments communément appelés *Περὶ φύσεως*, insiste sur la nécessité d'avoir confiance en tous les sens de manière identique, afin que chacun puisse donner le résultat de ce qu'il peut percevoir (sans pour autant privilégier la vision). Γ. Τζαβάρα, *Η ποίηση του Εμπεδοκλή*, Δωδώνη, 1988, p. 48. Aristote dans la *Μεταφυσική* affirme que la vision est le sens le plus préférable (980a.22-27).

<sup>33</sup> X.38.

<sup>34</sup> A. A. Long, *AISTHESIS*, 1971, No. 18, p. 116.

Cette interprétation pourrait être considérée comme une approche poétique à la langue, quasi hölderlinienne, et pour cette raison est à exclure vis-à-vis d'une analyse scientifique non seulement du texte épicurien, mais de la langue comme telle. Ceci, car elle ne peut pas être appuyée sur un résultat scientifique figé, tandis que l'association *πρῶτον ἐννόημα – ὑποτεταγμένα – φθόγγον* est difficilement concevable sous raisonnement. Ceci, car le *ἐννόημα* pourrait signifier une élaboration postérieure de cette prise de conscience fondée sur la *πρόληψις* en créant ainsi une *μετάληψις*.

De ce fait, il existe un problème qui concerne la compréhension des textes et de la théorie linguistique d'Épicure, et ce de la confirmation de la signification du mot de la langue. Une transposition de *φύσει/θέσει* concernant son origine. Car comment sommes-nous en mesure de réfuter ou non un mot qui est capable de montrer visuellement ce qu'il exprime ? Soit il le montre, soit il ne le montre pas. Si nous interprétons ainsi l'emploi de la langue, inévitablement nous serons d'accord avec de Lacy quand il écrit que « Une langue de ce genre est seule philosophique<sup>35</sup> », car elle ne peut pas être réfutée puisqu'elle fournit en même temps la confirmation de ce qu'elle exprime. Cependant comment devons-nous comprendre cette transposition de signification du mot aux sens ? C'est comme si la validation/confirmation des *ὑποτεταγμένα* en *πρῶτον ἐννόημα* arrivait à travers leur transposition en image qui passe au travers des mots. Cependant, ce qui peut constituer une vérité dans cette association est la confirmation de la signification des mots en vérité sensorielle<sup>36</sup>, laquelle s'appuie sur une signification préalable afin d'être confirmée<sup>37</sup>.

L'application du processus de *πρόληψις* à la langue crée à notre avis une complication. La *πρόληψις* est capable de confirmer si une information, suite à sa captation par les sens, laquelle est devenue *δόξα*, est vraie ou fausse. Dans ce cas, il s'agit d'une opération humaine interne qui traite un signal externe dans un ordre qui pourrait être ainsi :

Phénomène (*εἶδωλον*) – captation (*φαντασία*) – *δόξα* – confirmation (*ἐπιμαρτυρησις* ou non) – décision (*ἔννοιαν*).

---

<sup>35</sup> Phillip H. de Lacy, The Epicurean Analysis of Language, *The American Journal of Philology*, Vol. 60, No. 1, 1939, p. 86.

<sup>36</sup> Cela correspond aussi à l'affirmation d'Épicure dans la lettre à Hérodote [75] que *τὰ ὀνόματα ἐξ ἀρχῆς μὴ θέσει γενέσθαι*, vu que les facultés sensorielles humaines sont à considérer comme innées.

<sup>37</sup> Selon notre interprétation, ceci constitue la raison qui incite de Witt à définir Épicure comme un non-empiriste.

Depuis, cette décision devient le modèle (en modification continue) pour toutes les comparaisons futures et aussi pour toutes les associations des mots à une ἔννοιαν. Ainsi, la création d'une ἔννοιαν (δόξαν ὀρθὴν) ne présuppose pas l'existence de mots, puisque le mot sera associé postérieurement à ce modèle afin d'être véral. Le jugement du vrai ou du faux n'est pas verbalisé, en conséquence la prise de conscience de l'existence comme telle n'est pas verbalisée. Ce processus de réalisation de l'existence est une opération dualiste<sup>38</sup> qui nous insère dans un monde (un nous-dans-le monde, pour élaborer les termes de Heidegger). La prise de conscience elle-même, de son côté, ne présuppose pas nécessairement le jugement d'une perception, car idéalement nous pourrions rester dans un état d'attente (προσμένον) indéfini, concernant notre entourage. Le délai de confirmation n'est pas donné. Déjà, l'action de perception elle-même (sans jugement) déclare l'existence (le dualisme).

En utilisant les mots d'Épicure, le délai nécessaire de la ἐπιμαρτυρησις ou non d'une δόξα est inconnu. Si c'est le cas, nous pouvons vivre sans langue, la langue ne constitue pas un outil pour l'appréhension/compréhension de la réalité, car ni la πρόληψις ni la confirmation (fondée sur la πρόληψις) sont verbalisées. Ceci est prouvé inversement par Laërce, quand il affirme que οὐκ ἂν ἐξηγήσαμεν τὸ ζητούμενον, εἰ μὴ πρότερον ἐγνώκειμεν αὐτό<sup>39</sup>. La question qui se pose est : quel est l'état de γνωρίζειν [αὐτό], qui ne présuppose pas la langue ? Quand Laërce déclare que nous devons déjà connaître ce que nous cherchons, dans quel état est cataloguée (catégorisée) cette connaissance (puisqu'elle n'est pas verbalisée) ? Ce qui nous intéresse est le fait que la langue ne constitue pas un paramètre dans ce processus de prise de conscience (confirmée ou non) de la réalité.

D'autre part, la langue est une opération exclusivement interne qui tente (a posteriori) d'associer le proféré (ou ce qui sera proféré) à une réalité qui doit être déjà acquise et confirmée. En d'autres termes, nous devons déjà avoir une connaissance de ce que nous allons proférer. Les mots qui caractérisent cette connaissance préalable sont donnés par Laërce dans le X.33. Il affirme indirectement que le mot pourra s'associer à : κατάληψιν ἢ δόξαν ὀρθὴν ἢ ἔννοιαν ἢ καθολικὴν

---

<sup>38</sup> Le concept du dualisme, intrinsèque, dans la théorie épicurienne concernant la langue, sera traité plus en avant.

<sup>39</sup> X.33. Même si Laërce dans ce passage traite la question de la langue (ὀνόματι) sous le prisme de la perception, il ne spécifie pas si ce que nous devons connaître en amont est une conception de la réalité (de ce que nous cherchons) pour le juger ou pour le nommer. Dans ce passage, Laërce prouve que pour nommer quelque chose nous devons l'associer à une ἔννοιαν déjà acquise (donc après jugement).

νόησιν ἐναποκειμένην<sup>40</sup>. Ainsi, il est clair que le mot pourra être proféré en association avec les susmentionnés, après un jugement comme vrai ou faux, puisque les termes susmentionnés définissent le stade d’après confirmation. Une autre question importante se pose à notre avis : le proféré doit-il s’associer à un jugement, soit à une ἔννοιαν, ou peut-il exprimer αὐτό (τί) dans son état en attente ? Si le mot s’associe à « l’avant-confirmation », alors le mot ne profère pas nécessairement une ἔννοιαν (un jugement). De ce fait, le mot peut signifier aussi ce que nous ne connaissons pas auparavant (puisque non encore confirmé). Si c’est le cas, comment le saisir pour le nommer ? Ainsi si le mot ne s’associe pas nécessairement et seulement à un jugement, la confirmation d’un mot devra s’avérer par d’autres critères, soit seulement par les sens comme preuve d’existence : ainsi il pourra être visualisé comme tel.

Μορφή et τύπος.

Dans le X.33, Laërce explique que nous ne pouvons pas connaître une chose si nous n’avons pas eu une connaissance préalable de cette chose. Tandis qu’il précise, en utilisant l’exemple sur la différence entre cheval et bœuf, que la πρόληψις (comme méthode) pourra confirmer leur différence fondée sur leur μορφήν. Il continue en faisant une distinction entre la catégorie caractéristique sur laquelle sera fondée la confirmation (à base d’une πρόληψις) pour a.) le jugement de la réalité et b.) sa nomination, en écrivant : οὐδ’ ἂν ὀνομάσαμεν τι μὴ πρότερον αὐτοῦ κατὰ πρόληψιν τὸν τύπον μαθόντες. Les deux mots utilisés pour cette distinction (de la catégorie caractéristique) sont μορφή<sup>41</sup> en ce qui concerne la réalité et τύπος<sup>42</sup> en ce qui concerne la compréhension afin d’être nommée.

---

<sup>40</sup> Laërce fait la distinction entre trois termes qui désignent une λήψις : πρόληψιν, κατάληψιν et ὑπόληψιν. Le premier est le préconcept, le deuxième un jugement vrai et le troisième un concept en attente de jugement.

<sup>41</sup> Dans ce passage, nous interprétons μαθόντες comme κρίνοντες.

<sup>42</sup> La façon dont Épicure utilise le mot τύπον n’est pas toujours facilement interprétable. Nous le trouvons en [X.35] quand il explique la qualité de son traité physique, en [45] s’agissant de la typologie et la qualité (on dirait de la phénoménologie) de la matière et du vide et dans le [33] en question ci-dessus. Le mot τύπος ou τύπων est mentionné en [X.33, 36. 45. 46. 49 et 68]. Ce mot est accompagné par ses caractéristiques telles que : ὀλοσχερωτάτων τύπων [X.36], ἰκανὸν τύπον [X.45], τύποι ὁμοιοσχήμονες [X.46], τοὺς τύπους εἶδωλα προσαγορεύομεν [X.46], τύπων τινῶν, [X.49]. En plus, un τύπος peut κατόπεται (et ἐπιβλέπεσθαι) ; ainsi, il s’agit encore d’une opération qui amène à un résultat « visuel ». Il ne serait pas erroné d’asserter que ce mot correspond à une impression de la réalité (εἶδωλα) qui reporte « visuellement » le phénomène capté (reçu). Cette captation de la réalité pourrait être associée au πρῶτον ἐννόημα.

La πρόληψις est la méthode de perception qui crée le τύπος d'un objet<sup>43</sup>. En conséquence, nous ne pouvons pas nommer quelque chose (τι) si nous ne connaissons pas le τύπος de ce que nous nommons. Ce τύπος peut être ικανός, όλοσχερής, όμοιοσχήμων et reflète le είδωλον. Cependant, pouvons-nous imaginer qu'il peut aussi être le contraire, soit inapte à procréer un είδωλον « accompli »<sup>44</sup> ? Cette double possibilité constitue la substance de la confirmation, c'est-à-dire qu'un jugement aurait pu être un autre sans sa confirmation ou sa négation. Au moment où nous préférons un mot, automatiquement (directement) nous concevons le τύπος qui correspond à ce mot, lequel a été précédemment acquis par les sens via πρόληψις (et a été jugé)<sup>45</sup>. Avec le mot νοεΐται, nous interprétons ainsi έννοια comme jugement<sup>46</sup>.

En ce qui concerne le mot μορφήν, apparemment il s'agit d'une catégorisation des objets selon des attributs caractéristiques qui leur appartiennent. Dans le précédent exemple donné par Laërce, la distinction entre cheval et bœuf se fait à travers la préacquisition de leur μορφή (la taille de leur corps similaire, une tête, quatre jambes, une queue, etc.). Si c'est le cas, la μορφή constitue un groupement d'informations pertinentes qui catégorisent généralement les objets, semble-t-il, en familles d'appartenance selon leurs caractéristiques principales. En utilisant ainsi les exemples de Laërce, nous pourrions toujours et facilement distinguer de loin Socrate d'un cheval en nous appuyant sur leur μορφή, mais plus difficilement Socrate entre deux hommes ou un cheval d'un bœuf, car leur μορφή est similaire. En acceptant ce syllogisme, la distinction entre μορφή et τύπος devient plus claire, le premier mot signifie les caractéristiques générales d'appartenance d'un objet et le deuxième les caractéristiques spécifiques d'un objet en particulier<sup>47</sup>.

Au moment où un mot est préféré, il ne peut que signifier un énoncé spécifique (une έννοια), le mot signifie une spécificité et non une généralité. C'est pour cette raison que le mot doit correspondre nécessairement à un τύπος, lequel sera ικανός, όλοσχερής et όμοιοσχήμων, afin qu'il

---

<sup>43</sup> X.33 αὐτοῦ κατὰ πρόληψιν τὸν τύπον μαθόντες.

<sup>44</sup> Diversement nous devons accepter le τύπος comme caractérisation de είδωλον.

<sup>45</sup> X.33 ᾧ ῥηθῆναι ἄνθρωπος εὐθὺς κατὰ πρόληψιν καὶ ὁ τύπος αὐτοῦ νοεΐται προηγουμένων τῶν αἰσθήσεων.

<sup>46</sup> La έννοια exprime un concept autonome déjà περὶ, jugé et catalogué.

<sup>47</sup> Cette constatation peut être appuyée dans plusieurs passages dans le texte de Laërce. Dans les exemples qui suivent, le terme τύπος spécifie un objet en particulier afin qu'il puisse être préféré et non une généralité. [X.33] τῷ ῥηθῆναι ἄνθρωπος εὐθὺς κατὰ πρόληψιν καὶ ὁ τύπος αὐτοῦ νοεΐται, [X.33] ὀνομάσασθαι τι μὴ πρότερον αὐτοῦ κατὰ πρόληψιν τὸν τύπον μαθόντες, [X.45] φωνὴ τούτων πάντων μνημονευομένων τὸν ικανὸν τύπον ὑποβάλλει <ταῖς περὶ> τῆς τῶν ὄντων φύσεως. Tous les paragraphes de l'*Ep. Hdt.* [X.38-45] constituent la présentation des caractéristiques spécifiques de la matière (d'un objet qui pourra être nommé). Épicure à la fin de la section le rend clair en écrivant Ἦτοσαύτη δὴ φωνὴ τούτων πάντων μνημονευομένων τὸν ικανὸν τύπον ὑποβάλλει τῆς τῶν ὄντων φύσεως ἐπινοΐαις. Tous les éléments qui caractérisent la spécificité de la matière créent le τύπος.

puisse représenter avec une haute fidélité (λεπτότησιν) ce qu'il veut représenter. Même si nous nommons un concept générique ou abstrait, le mot utilisé présentera l'unicité de son énoncé. Ainsi, l'opération de nommer la réalité τύπον ὑποβάλλει. De ce fait, il ne serait pas erroné d'asserter que le τύπος crée en image (εἶδωλον) la spécificité d'un objet afin qu'il puisse être nommé tandis que la μορφή est une condition intellectuelle de catégorisation. La μορφή n'est pas verbalisée, le τύπος le devient. τὸ πρῶτον ἐννόημα,<sup>48</sup> qui doit être recherché (appréhendé) τοῖς φθόγγοις, doit pouvoir correspondre à un τύπος pour chaque mot. Il s'agit ainsi de l'unicité caractérielle de la matière qui peut être nommée seulement et exclusivement si elle a été aperçue comme τύπος<sup>49</sup>.

Nous ne sommes pas en mesure de discerner clairement la relation entre πρῶτον ἐννόημα et τύπος à travers la lecture du texte épicurien<sup>50</sup>. Cependant, nous pourrions conjecturer que πρόληψις et τύπος sont deux éléments de ce qu'on pourrait appeler méthode de perception et de nomination, mais non de concept/contenu. De l'autre côté, πρῶτον ἐννόημα est la conceptualisation non verbalisée. Il est ceci, auquel le τύπος (qui sera verbalisé) doit correspondre, l'autre façade de la même médaille. Ainsi, par πρόληψις nous créons τύπους de la réalité et ici nous avons la première étape avant sa confirmation<sup>51</sup> ou celle de son contraire, et successivement chaque « type » correspondra à une « première signification ».

Perception/confirmation et création de la langue comme deux systèmes distincts.

Nous devons accepter que dans la théorie linguistique épicurienne les deux étapes suivantes ne sont pas nécessairement connectées : a.) de perception/confirmation et b.) de nomination. Ces deux étapes sont distinctes. La première est un système en soi qui ne nécessite pas l'existence de la langue. La création d'une ἔννοιαν s'appuie seulement et exclusivement sur des critères autres que la langue, puisqu'il arrive à saisir et à cataloguer la réalité sans la verbaliser. Cela correspond aussi

---

<sup>48</sup> X.38.

<sup>49</sup> Selon un point de vue spécifique et proposé par certains chercheurs, cette condition de connexion entre objet et mot serait une étape successive historique de la langue et promue par la raison. La première association entre objet et mot serait de base émotionnelle [sensorielle]. Verlinsky Alexander, Epicurus and his predecessors on the origin of language. In D. Frede & B. Inwood (Eds.), *Language and Learning: Philosophy of Language in the Hellenistic Age*, 2005, p. 65.

<sup>50</sup> Les passages concernés sont notamment les X.37-37 et X.76.

<sup>51</sup> Nous ne pouvons pas parler proprement de ἐπιμαρτύρησις et ἀντιμαρτύρησις, car dans tous les passages concernés dans le texte de Laërce (X.34, 50, 51, 147, 152), ces deux mots n'accompagnent jamais la πρόληψις, mais ce qui est attendu.

à l'interprétation donnée par De Witt selon laquelle « Sans les sensations la raison ne possède aucun critère, puisqu'ils, avec les Anticipations et les sentiments, fonctionnent comme des contacts avec la réalité<sup>52</sup> ». Les τύπος et μορφή (comme représentations concrètes de la ἔννοια) ne constituent pas des « mots » dans leur substance de perception-confirmation. La seule information que nous avons concernant l'interopération des deux étapes se concentre principalement sur le concept de ἀναγωγή. Selon Épicure,<sup>53</sup> nous transportons ainsi par induction/réduction le mot à une ἔννοια. La ἔννοια existe déjà (qui peut être similaire au concept de mal de tête d'A. Long, qui existe sans réfutation<sup>54</sup>) et nous réalisons l'opération d'associer un mot avec cette condition.

Dans ce sens, la langue est une opération humaine en action (θέσει) après l'opération distincte de jugement (de la création d'une ἔννοια). Toutefois, pour quelle raison, doit-on nommer ce qui a déjà été appréhendé et catalogué en autres termes ? Puisqu'un jugement est déjà confirmé en d'autres termes qu'avec la langue. Si c'est le cas, nous devons admettre l'exactitude de l'assertion de de Lacy quand il écrit que « les épicuriens considéraient la langue comme rien de plus qu'un moyen de communication<sup>55</sup> ». Ceci, car si nous connaissons déjà ce que nous proférons, nous ne le proférons pas pour le connaître de nouveau, mais pour d'autres raisons. Ainsi, avec la langue nous nommons (nous transportons) ce que nous connaissons déjà. Cependant, cette affirmation est correcte si nous acceptons axiomatiquement que la langue profère exclusivement une ἔννοια (soit un jugement déjà établi), ou une condition irréfutable qui peut être autoconfirmée.

Une problématique qui se soulève suite à la lecture des X.37-38 est la relation du πρῶτον ἐννόημα avec les mots (φθόγγους). Selon Épicure, à chaque mot doit correspondre une première signification pour que ce ne soit pas nécessaire de l'accompagner (προσδεῖσθαι) de preuve. De ce fait, il ne serait pas erroné d'asserter qu'il existe la possibilité qu'un mot puisse se relier avec un ἐννόημα de manière telle qu'il ne nécessite pas de confirmation ultérieure. Et notamment, cette union entre ἐννόημα et φθόγγος peut se rendre compréhensible par l'homme comme telle. En d'autres termes, nous avons la possibilité de confirmer par nous-mêmes le lien entre résultat de la

---

<sup>52</sup> Norman Wentworth DeWitt, *Epicurus and His Philosophy*, University of Minnesota Press, 1954, p. 124.

<sup>53</sup> X.37.474 - X.38.481

<sup>54</sup> A. A. Long, *AISTHESIS*, 1971, No. 18, p. 116.

<sup>55</sup> Phillip H. de Lacy, *The Epicurean Analysis of Language*, *The American Journal of Philology*, Vol. 60, No. 1 (1939), p. 85.

perception (comme ἐννόημα<sup>56</sup>) et mot. Ainsi, jusqu'ici, nous pourrions conjecturer qu'avec nos critères nous sommes capables de confirmer, ou nier, si un mot entend vraiment ce qu'il entend d'être. Si c'était le cas, il serait difficile de comprendre pour quelle raison, en sachant à quoi correspond un mot, nous voudrions soutenir le contraire.

Le questionnement subsiste sur la difficulté de la confirmation de cette correspondance. Épicure présente cette possibilité comme réalisable, toutefois sans offrir plus de détails quant à sa réalisation. C'est-à-dire, comment pouvons-nous avoir la certitude de ce à quoi doit correspondre le mot. Aristote dans le 981a.6 de la *Métaphysique* utilise le mot ἐννόημα qui se crée suite à la somme de ἐκ πολλῶν τῆς ἐμπειρίας ἐννοημάτων<sup>57</sup> qui sont confirmés par une ὑπόληψις répétée. Selon Épicure, la ὑπόληψις ne constitue pas non plus une certitude, même si elle est répétée par expérience (la ὑπόληψις sous la πρόληψις créera κατάληψις). Elle reste dans l'attente de confirmation. Ceci est présenté dans la lettre à Ménécée dans laquelle il explique la confusion en ce qui concerne les dieux,<sup>58</sup> laquelle est due à une ὑπόληψις autour d'eux et non πρόληψις, et aussi avec Laërce quand il explique que la ὑπόληψις (ou δόξα) est dans l'attente d'une confirmation ou négation<sup>59</sup>. Inversement, la πρόληψις est capable de confirmer une ὑπόληψις<sup>60</sup>. Nous pourrions ainsi soulever la question : la πρόληψις crée-t-elle ἔννοιαν, mais non ἐννόημα<sup>61</sup> ? Apparemment, si Épicure dans le X.38 confirme que la première signification ne nécessite pas de confirmation, alors nous pourrions, non sans hésitation, l'associer avec la substance de la πρόληψις, laquelle étant ἐναργής est déjà confirmée (elle est le modèle/prototype pour une confirmation successive).

La problématique subsiste, car nous n'arrivons pas à discerner le critère qui associera le mot à une πρόληψις, même en acceptant que le jugement de quelque chose ait eu lieu. Inévitablement, la confirmation de cette association devra impliquer les mêmes critères qui sont impliqués dans le processus de la πρόληψις. Nous sommes de l'avis que la confirmation d'un πρώτως ὑποτεταγμένον de Laërce ou d'un πρῶτον ἐννόημα d'Épicure se réalise à travers une opération purement

---

<sup>56</sup> Car la première signification doit pouvoir correspondre au résultat de la perception d'un objet ou à la création d'un concept par la raison.

<sup>57</sup> 981a.6-7. γίνεται δὲ τέχνη ὅταν ἐκ πολλῶν τῆς ἐμπειρίας ἐννοημάτων μία καθόλου γένηται περὶ τῶν ὁμοίων ὑπόληψις.

<sup>58</sup> X.124 οὐ γὰρ προλήψεις εἰσίν, ἀλλ' ὑπολήψεις ψευδεῖς αἱ τῶν πολλῶν ὑπὲρ θεῶν ἀποφάσεις.

<sup>59</sup> X.34 τὴν δὲ δόξαν καὶ ὑπόληψιν λέγουσιν, ἀληθῆ τε φασὶ καὶ ψευδῆ.

<sup>60</sup> X.33 Τὴν δὲ πρόληψιν λέγουσιν οἰοῦναι κατάληψιν ἢ δόξαν ὀρθήν.

<sup>61</sup> Selon Zénon (Stoic.1.19) ἐννόημα δὲ ἐστὶ φάντασμα διανοίας.

sensorielle<sup>62</sup>. Cela veut dire qu'un mot prouve de signifier ce qu'il signifie seulement à travers les sens. Même quand il s'agit de termes abstraits ou τῷ λογισμῷ ἐλομένους, leur association arrivera par ἀναγωγή, laquelle se reportera aux sens. Cependant la « sensation » de cette confirmation (qu'un mot prouve de signifier une première signification) inévitablement s'affaiblit, s'atrophie dans le mot, lequel n'est pas sensation. Le même peut être dit pour la plus profonde appréhension d'une confirmation par πρόληψις. L'opération elle-même de confirmation est une sensation<sup>63</sup>. La méthode de confirmation par comparaison peut être saisie, mais le phénomène de confirmation est une action. L'action, à notre avis, ne peut pas être transférée dans le mot.

De cette sorte, le fait que la raison ne peut pas représenter la signification de la réalité en mots, pour Épicure peut être assouplie (ou même résolue) avec l'association du contenu du mot avec une perception sensorielle. Cependant, si nous avons la possibilité de « voir » par autopsie (αὐτοψία) la première signification d'un mot, par exemple : la pomme goûte bien dans la bouche au moment où nous mangeons la pomme, nous allons avoir des difficultés majeures à nommer et donc à voir το ἄδηλον. Il a déjà été dit qu'il est possible d'envisager comme ἄδηλον ce qui n'arrive pas à être reçu directement par les sens, mais aussi comme produit de διανοίας<sup>64</sup>. Épicure propose une condition de langue avec laquelle la phrase précédente peut constituer une image qui par ἀναγωγή nous reporte à l'action sensorielle, soit du fait de goûter effectivement la pomme dans notre bouche. Le paramètre nécessaire est que le fait de goûter la pomme ait été auparavant catalogué. Cette transposition ne peut pas se réaliser sans la contribution des sens et d'autres critères. Les sens pour Épicure représentent le seul contact entre l'humain et la réalité accompagnés par la πρόληψις<sup>65</sup>. Nous attirons l'attention sur le fait (souvent proposé aussi par de Witt) que la notion de sensorialité ne doit pas identifier Épicure comme empiriste ni son système linguistique. Ceci, car la partie dédiée au « raisonnement » s'implique dans ce processus pendant l'étape de confirmation du contenu de la réception, lequel sera proféré.

---

<sup>62</sup> Laërce notifie, peut-être, indirectement cette interprétation quand il écrit qu'au moment où nous proférons un mot, directement ce mot νοεῖται (ἐννόημα), et cette opération de « conception » du mot arrive à cause de la participation antérieure des sens X.33. ἅμα γὰρ τῷ ῥηθῆναι ἄνθρωπος εὐθὺς κατὰ πρόληψιν καὶ ὁ τύπος αὐτοῦ νοεῖται προηγουμένων τῶν αἰσθήσεων.

<sup>63</sup> Nous reconnaissons que le mot « sensation » n'est pas le plus adapté, par ailleurs l'opération de connaissance peut être adressée à une sensation. Cependant nous utilisons ce terme pas défaut.

<sup>64</sup> X.38, Comme cela a été déjà dit, ce terme correspond aux épicuriens et non à Épicure selon Laërce (voir plus en avant).

<sup>65</sup> Norman Wentworth DeWitt, *Epicurus and His Philosophy*, University of Minnesota Press, 1954, p. 122. De Witt crée le triptyque : sens-préconcepts-plaisir/douleur.

Ainsi, l'opération de la création d'un ἐννόημα constitue une opération θέσει en ce qui concerne la « soumission » au mot. L'ordre temporel de l'opération linguistique pourrait être ainsi : création de πρῶτον ἐννόημα (processus de πρόληψις) et ensuite ὑποτεταγμένα – φθόγγον. Épicure rejette la nécessité de confirmation prévue concernant les mots<sup>66</sup> dans deux passages : quand il traite du concept de temps et quand il explique ce que le mot doit exprimer<sup>67</sup>. Dans ces deux cas, il utilise pareillement la préposition ἐπί, premièrement par ἐπιλογισμόν et deuxièmement pour ἐπικρίνειν. Cet ἐπί signifie, à notre avis, une opération sur le « déjà existant ». C'est la transposition linguistique, la matière d'examen. La raison pour laquelle il ne demande pas la confirmation (μηθὲν ἀποδείξεως προσδεῖσθαι) arrive du fait qu'elle a été effectuée pour la création de la ἔννοιαν qui sera associée au mot. Ainsi, le mot ne nécessite pas de confirmation ultérieure.

Cependant, la différence dans ces deux passages est que le temps ne doit pas être conçu et nommé comme le reste des choses (ὥσπερ καὶ τὰ λοιπά), mais sans induction (ἀνάγωγῆ) en accord avec ce que nous prenons par les προλήψεις<sup>68</sup>. Contrairement à l'introduction de sa lettre, il affirme que la soumission aux mots doit être telle qu'on puisse induire ce que nous cherchons pour pouvoir le juger<sup>69</sup>. En d'autres termes, il affirme qu'il est possible que certaines notions (dans ce cas le temps) ne puissent pas être exprimées par des mots. À notre avis, cela survient, car il insinue que le temps ne peut pas créer une ἔννοιαν puisqu'en ce qui le concerne il n'y a pas de confirmation de jugement<sup>70</sup>.

La création des mots pour Épicure constitue une continuité vis-à-vis de la question de πρόληψις (fait aussi constaté par d'autres<sup>71</sup>) et donc de l'appréhension et du jugement de l'existence, cependant dans le cas des mots il ne s'agit pas seulement de proposer par analogie une catégorie précédemment acquise (une première signification) à un mot. C'est-à-dire que la problématique ne se pose pas sur la sélection/comparaison de la première signification directement ou par analogie, mais sur l'association effective d'un πρῶτον ἐννόημα en φθόγγον (car ces deux-là sont de substance différente). Il s'agit d'une condition similaire à celle de ἐπιμαρτύρησις concernant la

---

<sup>66</sup> X.37, ἀνάγκη γὰρ τὸ πρῶτον ἐννόημα καθ' ἕκαστον φθόγγον βλέπεσθαι καὶ μηθὲν ἀποδείξεως προσδεῖσθαι et X.73, καὶ γὰρ τοῦτο οὐκ ἀποδείξεως προσδεῖται ἀλλ' ἐπιλογισμοῦ.

<sup>67</sup> X.37 et X.72.

<sup>68</sup> τὸν γὰρ διη χρόνον οὐ ζητητέον ὥσπερ καὶ τὰ λοιπά, ὅσα ἐν ὑποκειμένῳ ζητοῦμεν ἀνάγοντες ἐπὶ τὰς βλεπομένας παρ' ἡμῖν αὐτοῖς προλήψεις.

<sup>69</sup> ὅπως ἂν τὰ δοξαζόμενα ἢ ζητούμενα ἢ ἀπορούμενα ἔχωμεν εἰς ταῦτα ἀνάγοντες ἐπικρίνειν.

<sup>70</sup> Problématique à traiter concernant l'impossibilité d'appliquer une signification aux mots.

<sup>71</sup> A. A. Long, AISTHESIS, 1971, No. 18, p. 114.

confirmation de la perception, mais non de la confirmation du faux ou du vrai concernant la première signification d'un mot. La confirmation de cette association est sensorielle et ce sont aux sens de nous permettre de comprendre τὰ ὑποτεταγμένα en mots. La confirmation préalable n'est pas seulement sensorielle. Sans cette association authentique entre sens, esprit (διάνοια) et mot, nous arrivons à κενούς φθόγγους,<sup>72</sup> lesquels demandent une confirmation ultérieure à l'infini<sup>73</sup>. De ce fait, le mot en soi ne peut pas être vrai ou faux, mais κενός ou non, il peut demander à l'infini son association. Au contraire, la ἔννοια avec laquelle il a été associé le peut.

Laërce est clair sur ce point quand il explique que pour Épicure, au moment où un mot est proféré, cette possibilité est donnée κατὰ πρόληψιν, et aussi la signification (τύπος) du proféré est conçue προηγουμένων τῶν αἰσθήσεων<sup>74</sup>. En d'autres termes, il nous affirme que le mot pour Épicure peut être confirmé par une préconception de ce qu'il signifie<sup>75</sup>. Il n'est pas confirmé par un autre mot, mais par un signifié provoqué par la mémoire/réminiscence d'une action répétée (μνήμην τοῦ πολλάκις ἔξωθεν φανέντος<sup>76</sup>). Avec cette lecture, το πρώτως ὑποτεταγμένον doit correspondre à το πρώτον ἐννόημα, de ce fait la première conception/appréhension/compréhension d'une entité (d'un objet) de la réalité, amènera à un πρώτως ὑποτεταγμένον. Vu que ce premier est ἐναργές, alors de façon axiomatique τὸ πρώτως ὑποτεταγμένον le sera aussi. Ainsi l'association mot-réalité sera véritable.

Avec cette interprétation, le mot n'exprime pas la réalité, mais la conception que nous avons d'elle. Un mécanisme est celui du catalogage de la réalité et un autre celui de l'expression de l'information cataloguée au préalable. Cela signifie que le mot n'est rien d'autre qu'un « report » de la conception de la réalité en d'autres termes. Pour cette raison, il doit être entendu de manière sensorielle ou en tout cas de façon similaire à ce qu'il représente. Le mot n'active pas le raisonnement qui lui est soumis. Si nous devons accepter l'existence d'un raisonnement dans cette

---

<sup>72</sup> X.37.

<sup>73</sup> X.37. καὶ μὴ ἄκριτα πάντα ἡμῖν <ἦ> εἰς ἄπειρον ἀποδεικνύουσιν ἢ κενούς φθόγγους ἔχωμεν.

<sup>74</sup> X.33. Laërce continue en écrivant que καὶ οὐκ ἂν ἐζητήσαμεν τὸ ζητούμενον, εἰ μὴ πρότερον ἐγνώκειμεν αὐτό. Cette phrase arrive en correspondance parfaite avec celle présente dans la lettre à Hérodote (avec les mots propres d'Épicure cette fois-ci) en X.37, ὅπως ἂν τὰ δοξαζόμενα ἢ ζητούμενα ἢ ἀπορούμενα ἔχωμεν εἰς ταῦτα ἀνάγοντες ἐπικρίνειν.

<sup>75</sup> X.33. Laërce est clair ici, il s'agit d'une expérience avérée (τουτέστι μνήμην τοῦ πολλάκις ἔξωθεν φανέντος) et au moment où nous proférons un mot, ce mot se connecte à cette expérience (ἀμα γὰρ τῷ ῥηθῆναι ἄνθρωπος εὐθὺς κατὰ πρόληψιν καὶ ὁ τύπος αὐτοῦ νοεῖται προηγουμένων τῶν αἰσθήσεων). La première expérience qui crée apparemment la préconception est la bonne (παντὶ οὖν ὀνόματι τὸ πρώτως ὑποτεταγμένον ἐναργές ἐστι).

<sup>76</sup> Aussi en Aristote, *Analytica Posteriora*, 100a, Ἐκ μὲν οὖν αἰσθήσεως γίνεται μνήμη, ὥσπερ λέγομεν, ἐκ δὲ μνήμης πολλάκις τοῦ αὐτοῦ γινομένης ἐμπειρία.

opération, il doit être retrouvé dans le premier catalogage de la réalité, avant de devenir mot : soit dans le processus de l'appréhension de la réalité sous la πρόληψις. Il serait possible de le schématiser ainsi :

Phénomène – appréhension – compréhension – expression verbale.

L'appréhension ne demande pas de raisonnement, il s'agit purement d'un contact sensoriel, le seul contact entre l'humain et la nature. Déjà à ce stade le dualisme existentiel comme tel est né. C'est la prise de conscience de nous-dans-le monde. Les informations appréhendées par les sens passent l'étape de vérification, soit de leur compréhension. Cela advient via πρόληψις et répétition. À cette étape, le mot ἔννοιαν fait son apparition avec toutes ses transformations possibles que nous trouvons dans la terminologie d'Épicure et de Laërce. Ainsi, το πρῶτον ἐννόημα dans son état de ἐννόημα ne correspond pas à un mot<sup>77</sup>. Το πρῶτον ἐννόημα est la confirmation d'une réalité qui en devenant « objet » ὑποτεταγμένον peut se transformer en mot. Il s'agit d'un agissement de transposition/transformation<sup>78</sup>. Aristote exprime pareillement cette notion en affirmant que le νόημα de l'âme devra se retrouver dans le νόημα du mot. Cependant, il ne spécifie pas sa qualité<sup>79</sup>.

Relation entre langue et ἔννοια/ἐννόημα.

Ainsi, une première et fondamentale caractéristique de la langue est, indirectement, le consensus avec la réalité, soit le consensus de la perception/compréhension que nous avons de la réalité, avec son proféré. Ce consensus entre le mot et ἔννοια (compréhension de la réalité), dès que de nature différente, ne peut pas de principe être de la même matière, ne peut pas être la même chose<sup>80</sup>. Subséquemment, la tâche première de la langue est de reporter indirectement le réel<sup>81</sup> et plus directement l'irréel<sup>82</sup> de façon telle que la ἔννοια (laquelle ne correspond pas à mot) puisse être

---

<sup>77</sup> Pour Aristote, les mots correspondent à ἐν τῇ ψυχῇ παθημάτων σύμβολα, *Περὶ Ἑρμηνείας*, 16a.1. Aristote présente ainsi les différences entre Φωνή, Ὄνομα, Ῥῆμα et Λόγος (jusqu'à 16b.25).

<sup>78</sup> Selon A. A. Long « Naming requires a πρόληψις of the thing named ». *AISTHESIS, PROLEPSIS*, p. 120.

<sup>79</sup> Aristote, *Περὶ Ἑρμηνείας*, 16a.1 ὥσπερ ἐν τῇ ψυχῇ ὅτε μὲν νόημα ἀνευ τοῦ ἀληθεύειν ἢ ψεύδεσθαι ὅτε δὲ ἤδη ᾧ ἀνάγκη τούτων ὑπάρχειν θάτερον, οὕτω καὶ ἐν τῇ φωνῇ.

<sup>80</sup> Nous sommes de l'avis que la différence entre ἔννοια et ἐννόημα se trouve sur la connotation que le dernier dénote un « ceci » pragmatique, dénote un τύπος, tandis que la ἔννοια peut représenter ce qui correspond à « l'action » en mouvement d'un « ceci ».

<sup>81</sup> Gordon Campbell, *Lucretius on Creation and Evolution: A Commentary on De rerum natura 5.772-1104*, *JRS*, Oxford University Press, 2003, p. 290 “for Epicurus the notion of the natural link between names and things ensures that the two will be seen as part of the same process.” Cependant, ils ne pourront jamais être la même chose.

<sup>82</sup> Ceci, si nous considérons que les ἐπιβολὰς διανοίας ne constituent pas une représentation du réel de la matière.

respectée et reportée en mot. Vraisemblablement, cela veut dire que la pensée pour Épicure n'est pas initialement verbalisée, ou du moins elle ne se consume pas dans un système de verbalisation. La pensée correspond à une confirmation de l'information acquise par les sens, à un ἐννόημα précis qui transfère une action, un vécu (μνήμην τοῦ πολλάκις ἔξωθεν φανέντος) sans aucune connotation verbale. La seule communication du vécu avec le ἐννόημα est à travers les sens et la διάνοια comme étapes successives d'un processus d'appréhension-compréhension. De Lacy le propose comme référence d'éléments communs de l'expérience humaine, sans donner la possibilité à la langue de pouvoir traiter des phénomènes qui ne correspondent pas à des objets spécifiques<sup>83</sup>. Si notre interprétation du passage est correcte, ceci n'est pas nécessairement vrai, car le mot n'examine pas la signification (concept) à laquelle il s'attache. Il n'applique aucun raisonnement. De ce fait, même si nous avons créé un concept abstrait avec la participation de la διάνοια, ou encore un concept irréel ou atopique, le mot s'attachera à ce concept sans aucune problématique de vérification.

Ainsi, dans le cas d'Épicure, cette transposition en mot ne peut pas engendrer une métaphore linguistique (poétique), mais une conséquence naturelle et directe, car le mot n'a pas besoin d'être confirmé (observation assertée par Épicure lui-même). Il est difficile d'établir la manière avec laquelle le mot s'attache à une ἔννοια ou à un ἐννόημα précis, même si les deux étapes peuvent être distinguées comme telles. Si effectivement nous acceptons que le raisonnement n'agit pas dans cette opération d'association entre mot et ἔννοια, cette association doit être recherchée dans une condition humaine φύσει qui active ou emploie une espèce d'opération sensorielle afin d'attacher le mot à une perception confirmée (jugée). De toute façon, cette opération est interne et ne participe pas au processus de la compréhension des choses. Selon cette vision, la langue n'est pas un acteur agissant pour la compréhension de la réalité ni, évidemment, pour son appréhension. D'autre part, selon une vision θέσει de la langue, elle serait capable dialectiquement de créer des nouvelles ἔννοιες et de nous amener à une nouvelle compréhension de quelque chose. Ainsi, elle serait capable de distinguer le vrai du faux<sup>84</sup>. Ceci constitue une différence majeure entre Épicure et Platon, car pour le premier la langue ne participe ni au raisonnement ni à la pensée.

---

<sup>83</sup> Phillip H. de Lacy, *The Epicurean Analysis of Language*, *The American Journal of Philology*, Vol. 60, No. 1 (1939), p. 85.

<sup>84</sup> Sedley David, *Plato on Language*, *A Companion to Plato*, Edited by Hugh H. Benson, Blackwell Publishing Ltd, 2006, p. 214.

## Éléments techniques sur la langue 1.

D'après ce syllogisme, l'association de la perception de la réalité en mot (πρῶτον ἐννόημα en φθόγγον) doit actionner deux conditions : le report sensoriel de l'action (de la perception de la réalité) sur la personne qui profère le mot et la possibilité que ce mot puisse être compris aussi par une autre personne. Concernant cette dernière condition, on dirait une possibilité de communion sensorielle entre deux ou plusieurs personnes<sup>85</sup>. Une situation similaire à celle exprimée par Aristote dans la *poétique* en mentionnant le concept d'imitation (μίμησις<sup>86</sup>) par la substitution du mot τραγωδία par φωνή<sup>87</sup>. Cependant, si nous interprétons ainsi la théorie linguistique d'Épicure, la communion d'un mot entre deux personnes ne peut pas s'avérer si au préalable un jugement identique sur un ἐννόημα n'a pas eu lieu. Car comment le récepteur d'un message linguistique peut le saisir si auparavant il n'a pas eu la possibilité de le cataloguer via les sens et la διάνοια ? C'est-à-dire que si nous pouvons seulement nommer ce que nous connaissons déjà, notre interlocuteur devra déjà connaître ce qu'il écoute chez nous. Autrement, nous affirmons que notre interlocuteur, même quand il ne connaît pas au préalable la ἔννοια que nous allons lui proférer, il pourra la créer à travers le mot.

Si nous examinons l'exemple de Laërce dans le X.33<sup>88</sup> concernant le cheval et le bœuf, nous pouvons distinguer deux possibilités : a.) Nous cherchons nous-mêmes à distinguer de quoi il s'agit et b.) Nous voulons le dire à une autre personne pour qu'elle aussi puisse faire la distinction. Dans le premier cas, nous pouvons effectuer la distinction si nous connaissons auparavant la μορφή et le τύπος. Laërce sur cette constatation est clair. Toutefois, si notre interlocuteur n'a jamais eu la possibilité de connaître ni la μορφή ni le τύπος d'un cheval et d'un bœuf, serions-nous capables de lui transmettre cet ἐννόημα (d'un cheval et d'un bœuf) ? Les mots peuvent-ils communiquer un message si ce message n'a pas été identifié auparavant par le récepteur ? Avant que le message linguistique soit transmis, la ἔννοια à laquelle il s'attache doit être déjà acquise par les

---

<sup>85</sup> Cela pourrait paraître logique, car pour qu'il y ait de la communication/communion linguistique, deux personnes ou plus doivent être d'accord sur la signification d'un mot. 75-76 ὕστερον δὲ κοινῶς καθ' ἕκαστα ἔθνη τὰ ἴδια τεθῆναι [...].

<sup>86</sup> Cette condition mimétique n'a pas de relation directe avec « Socrates' investigation into the mimetic properties of letters », Jacob L. Mackekey, *New Evidence for the Epicurean Theory of the Origin of Language : Philodemus, On Poems V* (PHerc. 403, fr. 5, col. I). *Cronache Ercolanesi*, 45/2015, p. 70. Platon aussi dans la *République* prend une position forte (hautement poétique en forme de dialogue) quand il proclame l'idée d'une hostilité entre la poétique et la philosophie (687 b).

<sup>87</sup> Aristote, *Poétique*, 1482 b οἶων πράξεων ἢ τραγωδία μίμησις ὑπόκειται.

<sup>88</sup> X.33. οἷον Τὸ πόρρω ἐστὼς ἵππος ἐστὶν ἢ βοῦς· δεῖ γὰρ κατὰ πρόληψιν ἐγνωκέναι ποτὲ ἵππου καὶ βοῦς μορφήν.

interlocuteurs, sinon le récepteur ne pourra associer le mot à aucun ἐννόημα connu. Une situation similaire à celle de proférer un mot inconnu à un enfant. Cependant, selon une vision moderne de la langue, l'enfant aurait la capacité d'analyser même les mots inconnus<sup>89</sup>.

Si l'exemple qui concerne les deux animaux peut sembler élémentaire, la situation se complique drastiquement quand la langue doit présenter une condition telle entre deux interlocuteurs, afin qu'ils puissent συνορᾶν [...] περὶ τῶν ἀδῆλων. Premièrement, car elle doit exprimer le ἀδῆλον, et deuxièmement, car cet ἀδῆλον doit déjà être acquis par le récepteur (en d'autres termes) afin d'être associé au mot du transmetteur. Ceci, à notre avis, constitue un problème substantiel de communication de la théorie épicurienne, car en dehors du mot proféré il présuppose « la même vision du monde ». Cette théorie (si interprétée ainsi) présuppose que loin encore de l'utilisation des mots, le processus d'appréhension-compréhension épicurien est unique et propre à l'humain. C'est-à-dire qu'un objet visible ou un ἀδῆλον sera catalogué de façon similaire par tous. Ceci peut être accepté seulement si axiomatiquement nous admettons que le processus d'appréhension-compréhension épicurien constitue une condition d'obligation naturelle humaine, acquise et irréfutable. Une sorte de sensibilisation vis-à-vis de l'existence : si nous nous rapprochons le feu, nous nous brûlons<sup>90</sup>.

Cependant, l'homogénéisation chez l'humain de sa faculté d'appréhension (fondée sur des critères naturels par constitution) via les sens aurait pu être acceptée, mais plus difficilement l'étape successive de compréhension et de catalogage. Nous pourrions accepter que l'humain puisse « partager » la capacité de perception d'un phénomène, mais pas le fait de le comprendre. À notre avis, la seule manière pour que la compréhension (le jugement) puisse être homogénéisée est que nous la définissons comme une action naturelle et automatisée chez l'humain (similaire à celle de la perception). D'autre part, ceci nous amènerait directement à une autre branche de la théorie d'Épicure liée probablement à son traité Περὶ αἰρέσεων καὶ φυγῶν et substantiellement aux concepts de douleur et bonheur. Car une éventuelle obligation naturelle concernant le jugement pourrait être fondée sur l'évitement de la douleur. Ce fait ne s'oppose pas au libre arbitre humain vis-à-vis d'un phénomène (pour cela, apparemment, les traités épicuriens Περὶ τέλους et Περὶ

---

<sup>89</sup> Oliver Thomas, Ancient Greek Awareness of Child Language Acquisition, *Glotta*, 2010, Bd. 86, 2010, p. 188. Thomas propose l'analyse de Chomsky, selon laquelle l'enfant aurait la capacité de comprendre ou mieux d'analyser le contenu d'une phrase ou d'un mot inconnu.

<sup>90</sup> Cela pourrait signifier appréhension : reconnaissance de l'existence du feu et compréhension ; prise de position vis-à-vis du feu (ainsi possibilités d'interaction avec le feu ; rapprochement brûlure/éloignement sécurité).

κριτηρίου), car si Épicure a dédié des mots pour nous présenter une possibilité afin d'éviter la douleur, cela veut dire qu'une autre peut exister en même temps. Ainsi, nous pouvons « nous tromper » concernant un jugement et si c'est le cas, un mot pourra difficilement nous révéler cette tromperie.

## Éléments techniques sur la langue 2.

Cette exigence qui concerne la langue est mentionnée dans plusieurs passages dans le dixième livre des *Vies* et de manière assez polémique si nous acceptons les opinions de Laërce. En outre, Usener propose un appareil qui inclut entre autres les caractéristiques linguistiques – semble-t-il grammaticales – d'Épicure sur lequel il fonde aussi la paternité et l'authenticité des textes épicuriens afin de les définir comme originaux ou non<sup>91</sup>. Cependant, cette approche grammaticale de l'utilisation de la langue de la part d'Épicure ne constitue pas la substance telle qu'elle est présentée dans l'ouverture de sa lettre à Hérodote, mais reste une exposition technique<sup>92</sup>. À notre connaissance, Épicure n'est jamais entré dans les détails d'une analyse technique grammaticale de la langue, ceci en contraposition nette avec les réglementations rhétoriques d'autres philosophes de son temps. Une source, sans doute adjacente à la philosophie épicurienne, est notamment les écrits de Philodème qui a rédigé deux traités de rhétorique<sup>93</sup>.

La définition des mots donnée par Épicure pourrait être interprétée comme une métaphore qui transpose une compréhension à un mot (φθόγγος), soit sa capacité à être associée à une première signification afin d'être communément appréhendée, transposée à une opération liée à une réception (visuelle). Les verbes utilisés par Épicure dans tous les cas sont ὀράω et βλέπω. Peut-

---

<sup>91</sup> Herman Usener, *Epicurea*, Milano, Bompiani, [2002], 2007. Usener est certain de l'authenticité de la première lettre à Hérodote (p. 23), mais il nie absolument la paternité de la lettre à Pythocle notamment à cause du manque complet de connexion des chapitres entre eux et de répétitions (p. 23), fait reconnu par Schneider et Gassendi. En ce qui concerne cette seconde lettre, Usener propose une compilation en deux étapes séparées à partir d'un texte plus ample, probablement des livres sur la physique, mais pour laquelle (lettre) les mêmes épicuriens furent sceptiques sur sa qualité (p. 24). Usener admet la paternité à Épicure de la lettre à Ménécée en ajoutant ainsi des informations techniques (comme l'élégance d'écriture, l'omission des hiatus). Une exposition relativement détaillée d'éléments techniques d'écriture d'Épicure et des épicuriens est donnée aussi par de Lacy (1939).

<sup>92</sup> [...] d'après une analyse de Gompertz, le livre XXVIII des *Περὶ Φύσεως* retrouvé dans les PHerc. 1479/1417 (aussi v. *Catalogo dei Papiri Ercolanesi*, Centro Internazionale per lo studio dei Papiri Ercolanesi, a cura di Marcello Gigante, Bibliopolis, Napoli, 1979, pp. 339-340) devait être rédigé entre 296/295 A.C., s'agissant d'un ouvrage tardif d'Épicure. Achille Cosattini, *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, Torino, 1904, pp. 306-307. Voir aussi note 3 de David Sedley, *Epicurus, On Nature Book XXVIII*, CE 3, 1973, p. 5.

<sup>93</sup> Il s'agit de *Περὶ ρητορικῆς υπομνηματικόν* et *Περὶ ρητορικῆς*.

être qu'avec cette exploitation de la vision, nous sommes amenés à admettre l'irréfutabilité de ce que le mot exprime, soit une obligation naturelle. Épicure ne fait ainsi pas la distinction entre sa propre façon de parler, c'est-à-dire d'écrire, et celle des autres, mais il attire l'attention sur une utilisation spécifique de la langue qui demande la confirmation directe au préalable. En termes modernes, il ne serait pas erroné d'affirmer que le mot doit être senti. Cependant, cette constatation nous amène à regarder le mot d'un point de vue poétique, car son association avec ce que les sens ont capturé et qui a été confirmé peut être considérée comme ambiguë<sup>94</sup>. Pourtant, la poésie comme genre ne doit pas être considérée comme exclue de l'enseignement d'Épicure lui-même et, selon une interprétation, elle constituait un modèle démonstratif. Tandis que, souvent, Épicure fut accusé d'incohérence, de condamner le genre et en même temps de l'exploiter<sup>95</sup>.

Épicure, à travers la triade *πρῶτον ἐννόημα-ὑποτεταγμένα-φθόγγον*, explique que la finalité dernière est de pouvoir *ἐπικρίνειν* opinions, enquêtes ou problèmes<sup>96</sup>. Afin qu'un jugement puisse être appliqué à ces interrogations, nous devons par induction nous référer à un *πρῶτον ἐννόημα*. Autrement nous ne pouvons pas « avoir<sup>97</sup> » l'enquête ou le problème et l'opinion que nous avons réduits. Si nous voulons rester cohérents avec l'interprétation du système linguistique d'Épicure, présenté jusqu'ici, nous devons accepter que la *ἐπίκρισις* advienne par induction/réduction. Probablement pour cette raison, la préposition *ἐπί* : le jugement de quelque chose déjà existant, arrive par induction à quelque chose d'autre. Ainsi, *τὰ δοξαζόμενα ἢ ζητούμενα ἢ ἀπορούμενα* afin d'être jugés sont induits aux *ὑποτεταγμένα*<sup>98</sup>. Selon cette lecture, nous sommes obligés de considérer le mot *ὑποτεταγμένα* comme une description du *πρῶτον ἐννόημα*, en relation avec le mot, car comme il a déjà été dit, le seul jugement dans le processus linguistique avait eu lieu pour la création de la *ἔννοια*. Aucun jugement advient entre les mots. De ce fait, l'induction qui a lieu

---

<sup>94</sup> Heidegger note que la compréhension phénoméno-ontologique ne peut pas éviter le langage poétique. Jennifer Anna Gosetti Ferencei, Heidegger, *Holderlin and the Subject of Poetic Language*, Fordham Univ. Press, New York, 2004, Introduction. Pour Heidegger « Poetry, the poetic, becomes the quintessence of "authentic" existence, the living fulfillment and projection of life upon its sense: historicity ». Dans une lecture de 1936, il affirme que « Language is not simply [one bit of] equipment among many others which man also possesses » et « Only where there is language is there world », ANNEMARIE GETHMANN-SIEFERT, *Heidegger and Holderlin : The Over-Usage of "Poets in an Impoverished Time"*, Ruhr Universität Bochum (Translated by Richard Taft Trinity College), p. 67. Ainsi, Heidegger semble nier la condition « conventionnelle » comme origine de la langue, sans formuler cependant de proposition dans le dilemme *Νόμος - Φύσις* concernant la langue. Jacob L. Mackekey, *CE* 45, 2015, p. 70.

<sup>95</sup> Démétrios Lacon, *Aporie testuali ed esegetiche in Epicuro*, (PHerc. 1012) Enzo Puglia, Bibliopolis, Napoli, 1988, pp. 84-85.

<sup>96</sup> X.37, ὅπως ἂν τὰ δοξαζόμενα ἢ ζητούμενα ἢ ἀπορούμενα ἔχωμεν εἰς ταῦτα ἀνάγοντες ἐπικρίνειν.

<sup>97</sup> εἴπερ ἕξομεν.

<sup>98</sup> Nous sommes de l'avis que nous ne pouvons pas avoir une autre interprétation/traduction de ce passage.

pour le jugement ne peut pas se référer à un autre mot, mais « à la première signification soumise » en mot. Dans une tout autre lecture, cela aurait pu signifier qu'une recherche autour de quelque chose peut se consumer dans le système linguistique lui-même, d'un mot à l'autre<sup>99</sup>.

Conclusion.

Selon Épicure, le mot (le proféré) n'a pas besoin de preuve ultérieure<sup>100</sup>. Nous sommes de l'avis que cette phrase constitue la clef de lecture de son système linguistique. Avec cette assertion, Épicure ne se concentre pas sur le mot, mais sur la signification du proféré<sup>101</sup>. La question se pose sur la compréhension ou non de quelque chose et non sur le mot. L'important est la compréhension ou non et non la langue, elle est un outil. La problématique se pose sur la nature de cette association. Si une chose est comprise, dans ce cas aucune preuve ultérieure n'est nécessaire. Car si nous avons compris et confirmé quelque chose, nous n'avons pas d'intérêt à débattre cette compréhension ni à l'examiner ultérieurement (avec les mots, avec les sens ou avec d'autres critères). La problématique substantielle de la langue apparaît quand nous ne comprenons pas une chose, et nous sommes obligés de chercher la compréhension manquée à l'infini à travers la langue, laquelle n'arrive pas à exprimer cette compréhension automatiquement<sup>102</sup>. Par principe, la langue pour Épicure exprime naturellement et automatiquement un concept<sup>103</sup>. Elle arrive à convaincre directement en présentant le type de concept<sup>104</sup>. D'autre part, il est extrêmement difficile de définir ce que nous entendons par le terme « compréhension » de quelque chose. Probablement, Épicure aurait asserté qu'il s'agit de la confirmation de quelque chose comparé à un modèle, soit directement, soit en analogie ou similitude. Ce modèle ne coïncide pas à l'idée platonicienne, car il a existé afin de devenir le modèle. Il est ainsi modelé par la mémoire de ce qui a déjà été montré plusieurs fois<sup>105</sup>. La langue dans ce système est ainsi un échange de compréhensions : un concept confirmé est formulé pour qu'il soit compris. Ceci constitue la fonction de communication de la langue<sup>106</sup>. Les mots sont secondaires vis-à-vis de cette présentation et cet échange de concepts.

---

<sup>99</sup> Cela si nous acceptons que l'induction du « recherché » en « mot » crée le « jugement ».

<sup>100</sup> X.37

<sup>101</sup> X.38

<sup>102</sup> X.37

<sup>103</sup> X.31

<sup>104</sup> X.33

<sup>105</sup> X.33

<sup>106</sup> X.75-76

L'important reste la compréhension. La dialectique constitue une opération qui n'a pas de relation avec la première signification (le concept d'une chose spécifique), mais elle essaye de détourner les mots sans pouvoir véritablement s'associer à un concept. Elle est une discipline frauduleuse, car elle n'arrive pas à convaincre naturellement et automatiquement, et donc se consume dans des machinations (sophistiques et rhétoriques) artificielles et frauduleuses<sup>107</sup>. En vérité, selon Épicure, les dialectiques, sophistes et rhéteurs sont incapables de convaincre avec l'utilisation qu'ils font de la langue. La langue doit pouvoir convaincre et nous amener à une compréhension directe. Elle ne crée pas une pensée, mais elle s'associe à une confirmation préalable. Cette confirmation est synonyme de jugement. Pour que le mot puisse exprimer quelque chose, cette chose doit avoir été jugée auparavant<sup>108</sup>. C'est pour cette raison que le mot ne crée pas de jugement ni de confirmation de quelque chose. Le mot peut ainsi exprimer tout concept, bien que ce concept ait été confirmé auparavant. De ce fait sont inclus des concepts qui expriment des objets physiques, mais aussi abstraits<sup>109</sup>, à condition qu'ils se réfèrent à un jugement. La langue peut créer une pensée seulement en tant que miroir (plateforme virtuelle) de la réalité. Cependant, cette pensée ne pourra jamais décider du vrai ou du faux, sans qu'elle soit associée à une *ἔννοια*. De ce fait, le vrai ou faux sera décidé par la *ἔννοια* et non par la langue.

Konstantinos Alevizos

Aix Marseille Univ, CNRS, PRISM, Marseille, France

---

<sup>107</sup> X.8, 31, 72

<sup>108</sup> X.33

<sup>109</sup> X.38